

DIMANCHE 23 SEPTEMBRE

CHAPITRE 1

La matinée tirait à sa fin et bien que l'on fût le 23 septembre, on aurait tout à fait pu se croire en plein été. Nathalie Mercadier flânait sur le Quai des Deux-Emmanuel, sur le port de Nice, se demandant quel restaurant elle allait choisir pour déjeuner.

Cette belle femme grande, mince mais musclée, était entrée depuis peu dans la soixantaine. Ses cheveux blonds coupés très courts lui donnaient un petit air de garçon manqué. Ce « look » n'était cependant nullement volontaire. Un an plus tôt, elle portait encore de longs cheveux qui lui descendaient bien en dessous des épaules. Et puis le crabe était passé par là... L'hôpital, la chimio, elle savait maintenant vraiment ce que c'était. Etant elle-même médecin, Nathalie avait pu suivre de près tout le processus et elle avait tenu le coup. Depuis quelques semaines, les voyants étaient repassés au vert et elle comptait bien profiter au maximum de ses vacances.

Son mari était mort assez jeune, lui laissant suffisamment d'aisance pour pouvoir fermer son cabinet et se consacrer

aux autres. Elle avait ainsi effectué durant une dizaine d'années les missions humanitaires les plus diverses, dans les pays du tiers-monde les plus déshérités. A chacun de ses retours en France, cette passionnée de voile trouvait son appartement parisien encore plus grand et plus inutile. Un beau jour, elle avait craqué pour *L'Aventura*, un superbe voilier de quinze mètres, et avait liquidé ses autres biens. La chance lui avait permis d'acquérir un anneau au port de Nice, ce qui la mettait à moins d'une journée de voile de cette Corse qu'elle adorait et qui était sa toute prochaine destination.

Les yeux bleu-pâle de Nathalie s'arrêtèrent un instant sur la carte du restaurant *L'Ane Rouge*. Elle fut tentée, mais jugea finalement le menu trop copieux. Elle avait prévu d'appareiller vers quatorze heures en direction de Calvi et il n'était pas question d'envisager une sieste digestive. L'option raisonnable, une grillade et un pichet de rosé à la terrasse d'un petit bistrot sympa, l'emporta.

Tout en déjeunant, Nathalie vérifiait qu'elle n'avait rien oublié. Elle avait fait un minimum de courses la veille, et le plein d'eau douce. Le temps était idéal, avec une légère brise, et elle prévoyait d'être rendue à destination le lendemain dans la matinée. Après tout, elle n'avait qu'une centaine de milles à parcourir. Elle croiserait sûrement des dauphins, peut-être même un rorqual, ces baleines nombreuses en Méditerranée. En septembre, les jours sont encore longs, elle avait bien l'intention de profiter de la promenade. Elle soupira d'aise et s'étira avant d'avalier son café et de réclamer l'addition. *L'Aventura* l'attendait...

La ponctualité faisait partie des qualités de Nathalie et le clocher de l'église du port égrenait précisément son second coup lorsqu'elle largua la dernière amarre.

Elle n'avait pas encore hissé les voiles et sortait tranquillement au moteur. Une fois au large, elle s'en occuperait. Elle en profiterait aussi pour se débarrasser de son maillot et du paréo qui le recouvrait actuellement.

Le matin même, elle avait soigneusement coupé les ongles de ses mains, en vue des manœuvres à venir. Elle les avait pourtant laqués, tout comme ceux de ses pieds, d'un joli vernis rouge. De même, juste avant d'appareiller, elle s'était légèrement maquillée. Nathalie s'étonnait elle-même de cette transformation. Dans les dispensaires qu'elle avait fréquentés en Afrique ou en Asie, elle vivait la plupart du temps en jean et n'utilisait son rouge à lèvres que lorsqu'il s'agissait d'aller quémander une aide supplémentaire dans un ministère ou une ambassade.

La maladie avait tout changé. Alors que d'autres, consacrant toutes leurs forces à la lutte, en arrivaient à négliger leur aspect physique, elle avait découvert la coquetterie. Maintenant qu'elle allait mieux, elle était très fière de son bronzage intégral qu'elle entretenait dès que les côtes s'éloignaient derrière elle, et se surprenait parfois à admirer ses seins, dans le grand miroir collé sur la porte de sa cabine.

Le temps était idéal, presque trop chaud. Elle laissa passer respectueusement le gros bateau jaune de la Corsica Ferries qui quittait Nice en direction de Bastia, puis salua à

son tour la balise lumineuse qui marquait la fin de la jetée. A bâbord, le Cap Ferrat enfonçait dans la mer le vert de ses pins et le blanc de ses rochers, alors que devant elle, des petits moutons piquetaient le bleu de l'eau sur laquelle elle glissait. C'était le bonheur.

C'est aussi ce 23 septembre que se fit la première des découvertes qui allaient, durant tout cet automne, traumatiser la région de Saint-Florent et même toute la Corse.

Adrien Ferrucci avait eu, au début de l'été, son bac et ses vingt ans. Il avait passé deux ans de purgatoire sur le continent et se réjouissait d'avoir retrouvé sa terre natale. D'un autre côté, cet exil lui avait permis de quitter le domicile familial et il en avait été très heureux. La collectivité territoriale l'avait recruté avec d'autres pour la saison, dans le cadre d'un plan de prévention des incendies qui ravagent chaque année un peu plus l'île. Certains arpentaient plages et forêts à cheval, afin de sensibiliser les touristes aux dangers que leurs imprudences pouvaient leur faire courir.

La tâche d'Adrien était plus physique, ce qui ne le dérangeait pas car il était sportif et n'avait de surcroît jamais posé son derrière sur un canasson.

Ce job à la sécurité civile le consolait un peu du fait que l'armée n'ait pas voulu de lui. On ne lui avait jamais précisément expliqué pourquoi mais il avait été recalé aux tests. Pourtant il savait sa condition physique parfaite. Mais tant pis, il s'était fait une raison. A peine ressentait-il un petit pincement au cœur quand il voyait les légionnaires

manœuvrer derrière les grillages du camp Raffalli, au 2^e REP à l'entrée de Calvi ou lorsque se promenant dans les collines avoisinantes, il observait les Transall lâchant leurs flocons gris de paras à l'entraînement.

Il aimait décidément bien son boulot. Tous les matins, il prenait sa voiture et montait jusqu'au col de Baccialu, en plein milieu du désert des Agriates. De là, il rayonnait, à pied, sur les nombreux sentiers de randonnées, informant les marcheurs, les conseillant aussi sur un itinéraire plutôt qu'un autre, car Adrien connaissait « son » désert comme sa poche. Il lui arrivait parfois de piquer de grosses colères lorsqu'il croisait un randonneur progressant cigarette au bec, ou comme ça s'était produit deux fois cet été, de tomber sur des débiles faisant un feu de camp en plein maquis.

Ce matin-là, Adrien était particulièrement guilleret, car son contrat aurait dû se terminer une semaine plus tôt. Mais en raison de la chaleur exceptionnelle de ce début d'automne, on le lui avait prolongé d'un mois. La chose l'arrangeait bien, d'autant que son entrée à la faculté des lettres de Corte n'était pas programmée avant la Toussaint.

Ainsi qu'il le raconterait plus tard aux gendarmes, c'est une tache blanche dans un buisson qui attira son attention. Il se pencha pour la ramasser en maugréant contre la saleté des touristes quand il s'aperçut que c'était une culotte de femme. Alors que tout seul il éclatait de rire, il remarqua environ deux mètres en contrebas une sandale. Un minuscule sentier descendait du chemin principal et serpentait au milieu des buissons de myrte. Il s'y engagea et ne tarda pas à faire d'autres découvertes : un sac à main, une robe en

jean déchirée, une casquette... Lorsqu'il déboucha sur une petite clairière, il se figea, le cœur battant ! La fille gisait sur le côté. Ses longs cheveux roux étaient poissés de sang et ses yeux clairs grands ouverts emplissaient son visage piqueté de taches de rousseur. Elle était entièrement nue et avait les mains liées dans le dos et les chevilles attachées. Elle pouvait avoir le même âge que lui, peut-être plus jeune.

Il s'approcha encore, mais il savait déjà qu'elle était morte et certainement pas depuis peu. Les insectes commençaient à s'intéresser sérieusement au sang coagulé qui avait coulé des plaies profondes faites à son crâne. Sur le ventre de la fille, on avait tracé avec son sang le chiffre 81.

Adrien eut pour premier réflexe de se jeter sur son téléphone portable. Mais comme il le dirait plus tard à la gendarmerie, il se rappela qu'il n'y avait pas de couverture à cet endroit du désert. Il entreprit donc de remonter à sa voiture en courant. Quand il s'aperçut qu'il allait perdre son souffle, il se rendit aussi compte que se presser ne servait à rien. On ne pouvait plus rien pour elle. C'est donc d'un pas plus calme qu'il regagna l'aire de stationnement où se trouvait sa voiture.

Le portable ne passait toujours pas. Le jeune homme se dit alors que le plus simple était d'aller directement à la brigade de Saint-Florent et il démarra en trombe.